

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 25

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: K.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191742>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pas question, car on apprit que cet homme, avant son dernier forfait, avait déjà tué onze personnes, au nombre desquelles était le curé de sa paroisse.

Un autre ouvrier piémontais travaillait dans la vallée de Gauthier à déblayer la route au-dessus d'un précipice de trois à quatre cents pieds, avec un homme auquel il en voulait; il saisit le moment où celui-ci se trouvait au bord de l'abîme, lui donne un coup d'épaule et l'y précipite. Ce malheureux roule jusqu'au fond sans perdre la vie; étourdi un instant par cette terrible chute, il se relève et cherche à remonter. Mais son ennemi, veillant au haut du précipice, s'empresse d'accabler sa victime avec des quartiers de rocher. Sa scélératesse fut trompée, et le malheureux échappa à cette nouvelle tentative.

Il eût été sans doute préférable de n'avoir que des ouvriers du pays, mais ceux du Valais n'auraient pas été assez nombreux ni familiarisés comme les Piémontais, aux travaux des mines. D'ailleurs, et comme nous l'avons déjà dit, ils ne voyaient dans la nouvelle route qu'un moyen d'asservissement, et n'y prêtaient pas volontiers leurs bras. Aussi, à chaque fin de campagne, les ouvriers piémontais emportaient-ils dans leurs vallées de grosses sommes que les pauvres Valaisans auraient pu retenir dans leur pays s'ils n'avaient pas préféré la liberté à la richesse.

(A suivre)

Un incident de voyage.

Sous le titre : *Soyez donc galant*, Armand Silvestre, le spirituel écrivain du *Gil Blas*, racontait dans ce journal, il y a quelques années déjà, cette amusante aventure, que nous abrégeons quelque peu, faute de place :

« Aimez-vous à voyager, la nuit, en chemin de fer ? Pour moi, c'est une vraie fête, à la condition, toutefois, d'être dans un coin et assis dans le sens du mouvement, de façon à voir le paysage courir après la queue du train comme s'il avait oublié d'y mettre ses bagages. Il me faut aussi, pour être heureux, une nuit claire, toute brodée d'étoiles, avec une lune projetant derrière les choses des ombres démesurées qui en font le tour et mettent un peu de fantastique dans le tableau. Ces ombres chinoises mobiles sur un fond d'argent jouent, dans mon esprit, des scènes innarrables et sans cesse renouvelées. J'y reconnais des créanciers avides qui me poursuivent, et des amis ingrats qui me fuient. C'est tout un monde de fantômes qui se lève dans mon imagination et s'agite dans un décor toujours changeant. C'est une promenade au pays des chimères, un véritable enchantement. Mais, pour goûter toutes ces joies, un point est essentiel : arriver bon premier dans

le wagon, choisir son coin et ne le céder pour rien au monde, comme j'eus la sottise de le faire une fois.

J'avais manœuvré avec autant d'audace que de bonheur. Je tenais mon coin de droite, faisant face à la locomotive, et j'étais seul dans mon compartiment, ayant eu le soin d'encombrer les coussins et d'allumer un cigare, pour épouvanter les dames. L'homme d'équipage avait bruyamment abaissé le loquet inférieur; la cloche sonnait aux retardataires, j'étais sauvé ! O nuit incomparable de contemplation et de rêverie ! Une nuit superbe ! Un train express ! Comme les arbres affolés allaient fuir sous les étoiles !... Tout à coup, j'entends un misérable employé dire juste sous ma fenêtre :

— Par ici, monsieur et madame; par ici, il y a de la place !

Mon loquet fut violé et un couple essoufflé se rua dans ma Thébaïde. La femme me parut charmante, l'homme affreux : c'est dans l'ordre des choses, et, sans m'appesantir sur cette antithèse, je les laissai avec indifférence s'installer à l'autre bout du compartiment. Madame s'étendit à gauche, monsieur s'étala à droite et mit ses pantoufles. J'aurais pu me venger en tirant aussi les miennes de ma valise, mais je préférerai plaindre la pauvre créature condamnée à vivre avec un pareil rustre. Puis je me tournai de l'autre côté.

— Par ici, monsieur et madame, par ici ! Il y a de la place !...

Cric ! crac !... La portière s'ouvre de nouveau, et un second couple, plus essoufflé encore que le premier, jaillit juste sous mon nez. La femme était adorable, l'homme hideux. C'est la règle, et puis qu'est-ce que ça me faisait ? Une lutte effroyable, titanesque, s'engageait dans mon cerveau, entre mes sentiments bien connus de délicatesse et l'amour légitime de mes aises.

Si je gardais mon coin, ma nouvelle voisine, pour avoir le sien, était forcée de me faire vis-à-vis, et son mari allait s'asseoir à côté d'elle, ce qui la privait absolument du plaisir de s'étendre ; ou elle abandonnait cette place privilégiée à son affreux conjoint pour subir de l'autre côté une oppression égale ; ou enfin elle s'asseyait près de moi, et je voyais ce drôle s'abandonner aux délices d'un sybaritisme insolent, mollement couché comme Tityre, pendant qu'elle et moi !... Oh ! non ! infliger un pareil supplice à une charmante femme, jamais !... En moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour vous raconter cette bataille, j'avais cédé mon coin à la nouvelle venue et l'homme hideux était assis à ma gauche, sans même m'avoir dit merci.

Je ne me faisais pas d'illusions. Ma nuit était perdue. La lune avait disparu dans un nuage, et on eût dit que les arbres avaient la goutte. Une seule fois, du reste, je tentai de regarder encore par la portière. Mais le profil de mon odieux voisin se mêla si ridiculement aux lignes du paysage que je reculai épouvanté. Imaginez que de hautes futaies semblaient s'échapper de son crâne (pure hypothèse, hélas !) ; que ses sourcils balayaient l'azur du ciel devant eux et qu'à un moment où la lune, subitement dégagée, était découpée par son nez, je crus voir le corbeau de la fable tenant dans son bec un fromage de lumière.

Il me restait pour unique ressource la série des torticolis qu'on contracte en tentant de dormir le long des oreillers de crin qui vous font ressembler, d'un côté, au roi Midas en personne. Je l'abordai franchement et m'enveloppai d'une bonne courbature pour le lendemain. — Mais, au moins, pensai-je, si ces deux rustauds ont feint de ne pas apercevoir la galanterie exquise de mon procédé, s'ils se sont bien gardés, les jaloux ! de la faire remarquer à leurs femmes, celles-ci me rendent intérieurement justice et le parallèle qui s'établit, dans leurs cerveaux, entre leurs malotrus d'époux et ma propre personne, ne saurait être que flatteur pour moi. J'ai le dos brisé, mais il est doux de souffrir pour une moitié du genre humain si incomparablement plus belle que l'autre et d'en être silencieusement aimé ! Car je lis dans leur âme, à ces deux créatures unies à des maris indignes d'elles !...

Ainsi je me berçais dans la volupté du sacrifice. Tout à coup la jolie femme qui me faisait vis-à-vis se réveilla. Je fermai immédiatement les yeux pour ne pas la gêner, même d'un regard timide. Alors elle s'approcha de son mari, mon hideux voisin, et lui dit tout bas en me désignant du bout de son doigt rose :

— Pauvre chéri !...

J'étais aux anges, et toutefois inquiet de tant d'audace naïve, quand elle ajouta :

— Est-ce que ce crétin-là ne descendra pas bientôt, que tu puisses étendre un peu aussi tes petits pétons !

Et maintenant, ô mes frères, soyez galants ! »

Aigle, le 17 juin 1890.

Monsieur le Rédacteur.

Permettez-moi de faire observer, à propos de la lettre de M. Tauxe, publiée dans votre numéro de samedi dernier, qu'il n'est guère possible d'admettre que le conspirateur Isbrand Daux, soit l'ancêtre de la famille Tauxe d'Aigle, de Leysin ou des Ormonts, car cette famille existait déjà dans la contrée avant l'entrepris du bourgmestre de Lausanne.

En effet, nous trouvons, entr'autres, un nommé Marthe Tauxe délégué avec deux autres personnes de Leysin auprès du Comte de Savoie, à Chambéry, pour obtenir, en faveur des habitants de Leysin, Ponty, Sercenoz et Veyges, une concession de certaines terres en fief. L'acte est passé le 24 juillet de l'an du Seigneur mil quatre cent et onze.

Il serait superflu de citer d'autre preuves, que les archives de nos communes nous fourniraient très abondamment.

Votre correspondant peut donc être rassuré; il n'y a aucune connexité quelconque entre l'honorable famille Tauxe et celle de l'imprudent qui a failli attirer sur son pays les foudres dangereuses de LL. EE. de Berne.

Agréez, Monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée.

K.

LE CURÉ DE SANLAVILLE

par

MADAME GEORGES RENARD.

Ce mois de juillet là, fatigué des chaleurs et des odeurs de Paris, je m'étais enfui de la grand'ville. J'allais, cherchant un trou de verdure ignoré où je pusse à mon aise flâner ou travailler sans subir les assauts d'amis importuns, lorsque je trouvai ce qu'il me fallait dans un petit village inconnu, éloigné de Paris d'une vingtaine de lieues. Un ancien curé retraits venait d'y mourir à la suite d'une paralysie qui avait duré deux ans : sa maison, toute meublée, était à vendre ou à louer; sa vieille servante, dame Ursule, fidèle gardienne de cet immeuble, ne demandait pas mieux que de s'entendre avec moi. L'affaire fut vite conclue; je n'eus que ma valise à apporter pour être définitivement installé.

Heureux d'échapper à la nourriture de restaurant, je m'étais arrangé avec dame Ursule pour mon service et mes repas, et je n'avais pas été long à me féliciter de cette combinaison : Ursule était un cordon bleu des plus distingués; plus d'une fois même elle avait eu l'honneur de traiter l'enseigneur l'Evêque.

J'avais, du même coup, acheté une partie de la cave du défunt curé, et je buvais quotidiennement certain vin blanc, fort estimable, qui, au dire d'Ursule, avait été autrefois le *Vin de la Messe*... Un type, du reste, cette Ursule. A la fois confite en dévotion et légèrement égarée, elle contenait avec verve certaines histoires assez libres, mais elle n'oubliait jamais de ponctuer ses récits de vigoureux signes de croix. Honnête, dévouée et fidèle, elle avait pourtant un fort vilain défaut : elle buvait !

Son ancien maître lui ayant, par testament olographe, légué moitié de sa cave, elle ne l'empêchait de se livrer à son penchant pour la boisson. Pendant le jour, elle demeurait correcte, mais, le soir, une fois retirée dans sa chambre son service fini, elle chantait pendant des heures entières, elle-mêlée et sans trêve, cantiques et chansonsnettes, répertoire d'église et refrains de café-concert. Il faut croire qu'elle avait le sens musical. Moi, je lui passais tout... elle était si fine cuisinière ! Bien mieux, elle

possédait une qualité d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare : elle avait le respect de l'écrivain. Ce n'est pas elle qui m'eût dérangé quand j'étais à écrire, ni qui se fût permis, sous prétexte de faire de l'ordre, de toucher aux papiers épars sur ma table ! De combien de femmes (j'entends des meilleures) peut-on en dire autant ?

J'avais installé mon cabinet de travail dans l'ancienne bibliothèque du curé. C'était une pièce charmante et gaie avec son ameublement naïf de prêtre de campagne. Une table en noyer, un fauteuil et des chaises Empire, de grands rideaux de laine verte, c'était tout. Une porte-fenêtre ouvrait sur le jardin plein de fleurs, car le défunt les avait beaucoup aimées. Il me venait de là des bouffées de parfums avec un perpétuel gazouillis d'oiseaux familiers. Le seul luxe de la pièce, c'étaient les livres. Il y en avait beaucoup, et de très beaux; le curé avait eu un faible pour les éditions rares et les ouvrages introuvables. Vieux bouquins solennels, Bibles grecques et latines, commentateurs, sermons, vies des saints, tout cela rangé en bel ordre et soigneusement épousseté par dame Ursule, me tenait fidèle compagnie en mes heures de solitude.

Un matin que je travaillais comme à l'ordinaire, j'entendis un grand coup de sonnette, puis un pas lourd et une grosse voix gaie dans l'antichambre. Comme je m'étonnais de ce bruit éclatant tout d'un coup au milieu de ma tranquillité coutumière, je vis entrer dame Ursule toute rouge et affairée.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

— Monsieur me pardonnera de venir le déranger au milieu de son travail, répondit ma servante, mais M. le curé de Sanlaville est là pour la bibliothèque.

On m'avait dit, en effet, que le défunt avait légué à son collègue, en souvenir de maintes parties d'échecs faites avec lui, tous ses livres et tous ses manuscrits précieux. Il venait les chercher, il était dans son droit.

— Faites entrer, dame Ursule.

— Entrez ! monsieur le curé ! cria-t-elle.

Je vis alors un grand et solide gaillard au cou de taureau, aux larges épaules, qui tenait son chapeau à la main. Une soutane trop courte laissait voir deux pieds énormes et deux mains rougeaudes; une toison rebelle de cheveux roux s'ébouriffait sur un front large, au-dessous duquel luisaient deux yeux très doux et très francs. Rien du prêtre, du reste; et sans le costume et la tonsure, volontiers on l'eût pris pour un capitaine de gendarmes ou de cuirassiers.

— Excusez, monsieur, dit-il d'une voix joyeuse, cette invasion dans votre domicile. J'avais une matinée libre, et j'ai emprunté une charrette et un cheval à mon voisin l'aubergiste pour déménager mes livres. Si cependant cela vous était importun, je m'en retournerais comme je suis venu.

— Pas le moins du monde, monsieur le curé, m'empressai-je de riposter, et même si je puis vous être utile...

— Pas besoin ! j'en viendrai bien à bout tout seul.

Et le voilà faisant d'énormes paquets de livres qu'il emportait jusqu'à la charrette comme s'il eût fait ce métier-là toute sa vie. Au bout d'une heure, tout était fini, et les rayons dégarnis s'alignaient mélancoli-

ques le long des murs. Dans la charrette, au contraire, les précieux volumes, soigneusement rangés par tas, s'empilaient, tandis que dame Ursule et le curé nouaient au-dessus un grand drap destiné à les préserver de tout accident. Quand tout fut prêt :

— Allons ! adieu, Monsieur, me dit le curé, et merci de votre obligeance.

— Je le regardai; il était en sueur; de grosses gouttes perlaient sur sa figure.

— Vous n'allez pas partir ainsi, fis-je; vous avez chaud et soif, sans doute. Dame Ursule, une bouteille du *Vin de la Messe*. Vous ne refuserez pas de trinquer avec moi, monsieur le curé ?

— Volontiers, dit-il, mais à condition que vous me rendrez ma visite et que vous viendrez voir mes fleurs.

— Affaire conclue, et à votre santé, monsieur le curé !

Il but d'un seul trait, se coiffa de son tricorne, empoigna un fouet qu'il avait déposé dans un coin en entrant, et me tendant sa large main :

— Au revoir, Monsieur, j'attends votre visite, maintenant.

Deux minutes après, la charrette lourdement chargée s'ébranlait, au bruit des claquements sonores du fouet qu'il maniait magistralement.

Ce curé me plaisait. Cet air, à la fois militaire et bon enfant, cette gaieté, cette courtoisie, cette exubérance de vie mêlée à certain air presque candide, tout cela m'était absolument nouveau. J'appelai Ursule.

— Dites-moi, dame Ursule, y a-t-il longtemps que ce curé-là est à Sanlaville ?

— Oh ! oui, Monsieur, il y a bien douze ans.

— Mais il est tout jeune ?

— Pardine, dans les trente-cinq, tout au plus.

— Est-il aimé dans ce pays ?

— Pour sûr, qu'on l'aime ! Ah ! c'est un brave curé, pas fier et pas méchant, allez ! Va-t-on à la messe ? C'est bien. N'y va-t-on pas ? C'est sans doute qu'on a du travail pressé. Jamais de tracas avec lui; il est toujours content, et si adroit avec cela ! Il sait tout faire, quasiment comme une femme. Il vit tout seul, pas de servante, et il faut voir comme c'est tenu dans sa maison ! Et puis médecin, encore ; et joliment habile ! Louis Vincent, not' voisin, qui s'est cassé la jambe ? Eh bien, c'est le curé qui l'a guéri ; il lui a mis des planches autour, et la jambe s'est recollée. Toujours content, jamais malade, jamais grognon. Un bien brave curé, enfin ! — Son seul péché ce serait peut-être la gourmandise ; et encore, qui oserait le lui reprocher, puisqu'il n'en a pas d'autre ? Il fait joliment bien la cuisine, dans tous les cas ; c'est lui qui m'a appris.

Je voulus arrêter ce flux de paroles, mais quand dame Ursule était lancée, on ne l'arrêtait pas si aisément. Elle continua donc :

— Et puis doux avec les malades ; il fallait voir comme il était bon avec défunt mon maître. Jusqu'au dernier moment, il est venu le voir, et toujours une histoire gaie à lui conter. Il faisait sa partie, il apportait des fleurs, des fruits de son jardin ; c'est qu'il en a, allez ! Il n'y a pas son pareil dans tout le pays pour savoir jardiner ! Et savant ! Il en lit de ces livres !

(La fin au prochain numéro.)